

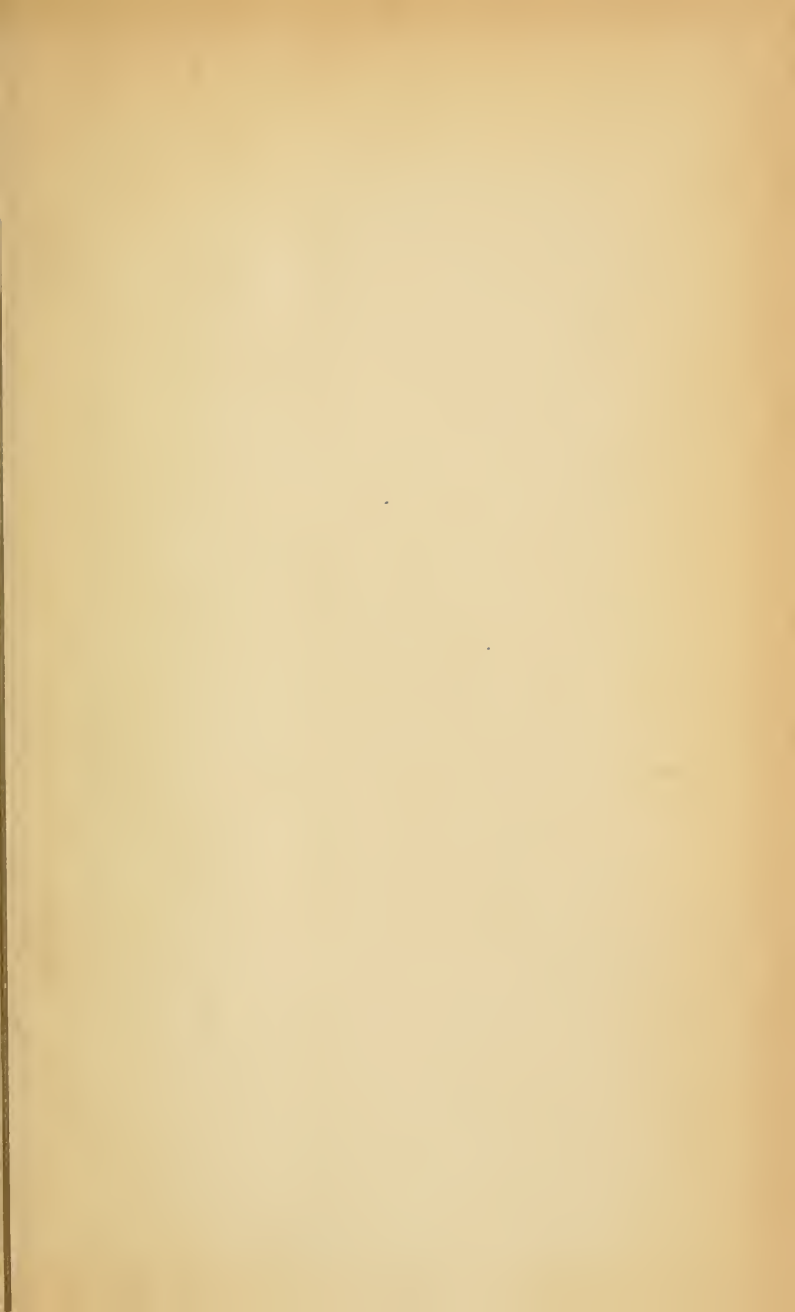


LIBRARY  
UNIVERSITY  
TORONTO

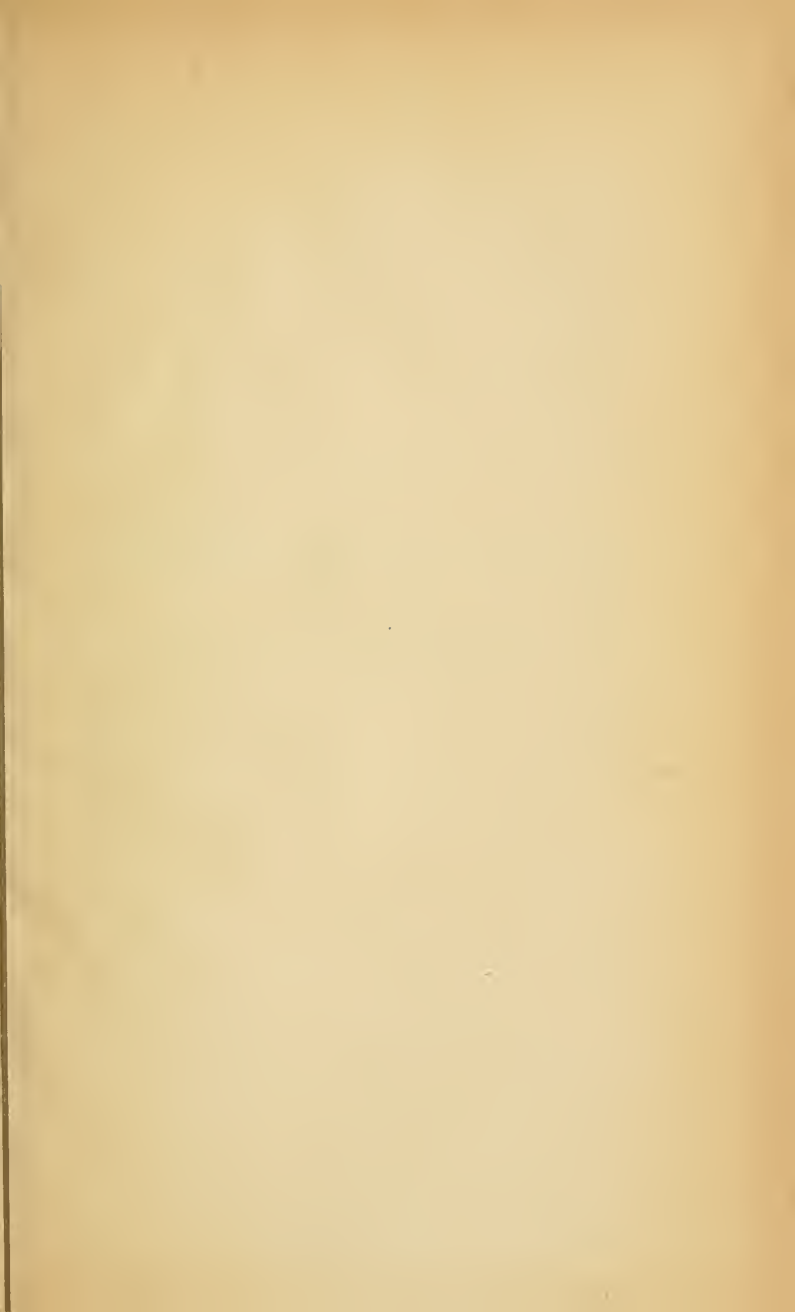
















LA

CHEVAUCHÉE D'YELDIS

ET AUTRES POÈMES

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

CUEILLE D'AVRIL, premiers vers (épuisé).  
LES CYGNES, poésies (1885-86) (épuisé).  
ANCAEUS, poème dramatique (1885-87) (épuisé).  
JOIES, poèmes (1888-89).  
LES CYGNES, nouveaux poèmes (1890-91).

---

*EN PRÉPARATION*

PREMIERS ESSAIS DRAMATIQUES, 1 volume.

---

De ce volume il a été tiré :  
Vingt-cinq exemplaires numérotés sur Hollande.

659c

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

LA

# CHEVAUCHÉE D'YELDIS

ET AUTRES POÈMES

(1892)



58324  
30/10/02

PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1893

Tous droits réservés.



*Au Lecteur.*

*Quitte, un instant, le souci quotidien qui te lasse; laisse même les esthétiques qui prônèrent tour à tour réalisme et idéalisme; crois qu'il n'y eut jamais antagonisme entre le Réel et l'Idéal, mais que c'est de leur fusion qu'est faite la Vie; oublie, aussi, les savants métriciens — le vent passe dans les peupliers — et prends, simplement, comme je te le donne, ce peu de moi.*

*Si ton rêve y chante, parfois, à l'unisson de mes paroles, mes heures n'auront pas été vaines — sinon, oublie même de me blâmer, et va ton chemin sans rancune.*

*F. V.-G.*



LES LAVANDIÈRES





## LES LAVANDIÈRES

L'AIR vibre au ras des grèves roses  
Et monte vers les genêts clairs ;  
Il n'est pas de plus sainte chose  
En ce doux glorieux mystère  
Que votre geste, lavandières.

Entre les peupliers mirés  
Au grand ruisseau de Loire étale,  
La toile qu'un beau geste étale  
S'éploie et flotte, claire et vague,  
Se drape en nuances, virée,  
S'étire, au courant, comme une algue.

Et il passe des chansons sur la Marne

Sans doute ;  
Au clapotis de jeunes rames  
Qui, lasses, s'égouttent,  
Des rires gais de jeunes femmes  
Se croisent, se joignent  
Et, dans les refrains qui s'éloignent,  
Rythmant des heures sans mémoire,  
J'entends le gai chant des battoirs.

**A**n douleur ! Si la vie immense  
N'est pas en l'heure, toute, et telle  
Qu'un mot d'amour vaut l'étincelle  
De l'astre ému des soirs d'enfance ;  
Douleur ! Si le seul mot redit  
N'est pas le mot du paradis,  
Si toutes choses ne sont les mêmes,  
Et s'il est de nouveaux poèmes...

**L**A vieille Hellas, héroïque mère  
D'un rêve de jouvence millénaire,  
Fauche, en les thym, sa belle vie martiale,  
Ensoleillée, éblouissante sous le métal,  
Et passe en théories vers la victoire,

Empoussiérant ses gris lauriers fleuris en gloires,  
Massacrant sa beauté aux champs de Troie  
Où surgit d'une autre onde ensanglantée  
Hélène, la douleur de toute joie —  
Brûlant aux autels de Paphos et d'Amathonte  
Sa belle vie d'amour qui seule se dompte...  
La vieille Hellas est morte — elle vit ! je vois :  
Royale lavandière aux bras de roses,  
Nausicaa à la pudique pose  
Qui s'émeut de seule pitié ingénue  
Sourit, et n'a pas peur d'Ulysse nu.

Vieille Rome,  
Force,  
Hautaine et triste  
Vaine, et sans art que pour l'hégémonie,  
Qui foulas d'un pied lourd le verger d'Ionie  
Et fis stérile le vrai sang du Christ.  
Avec tes lois, tes légions,  
Mère des formulaires,  
Tu fis la bestialité des nations  
Et sur tes hautes voies de pierre,  
Rome stérile et sans amour,  
Tu mènes l'imperator au glaive court

Au verbe bref et sourd...  
Rome, ton joug est lourd.

CERTES la vie est vile, ce soir, mais belle encore :  
Je ne sais si, hors d'elle-même, elle a d'espoir :  
Mais l'espoir vaut la foi, et la foi fait l'amour ;  
La nuit qui git et geint est grosse d'une aurore ;  
Certes la vile Vie est belle encore ce soir  
Et la foi nous étreint que voici notre tour.

Au crépuscule, ainsi, toi que la tâche attarde.  
Lavandière aux bras roses, ô jeune femme,  
D'un sourire rachète les haines de notre âme  
Le suprême désir de vie est en ta garde ;  
Dis-nous — pour l'avoir vue — souriante en tes pleurs.  
L'eau toujours neuve mirant les mêmes fleurs,  
La lente montée aux cieux des peupliers,  
La route  
Ouvrte à jamais vers le même doute,  
La route où vont les jeunes cavaliers ;  
Dis-nous que toute vie est belle et vaut de vivre,  
Que tous ces vieux poèmes écrits aux nouveaux livres  
Sont faits selon ta voix au long des espaliers.

Selon ton chant dans les vergers où fleurit Dieu,  
Et dis-nous que l'amour espère et croit et veut.

Et vous, Aïeule triste, au bras maigre, au lent geste,  
Qui lavez jusqu'en l'ombre à deux genoux,  
Rappelez-nous l'éternelle promesse  
De votre chant monotone et doux :  
La nuit tombe, le mystère défaille  
Au voile d'un passé de rouille et de carnage,  
Faites-le pur, Aïeule auguste des vieux âges,  
Comme un voile léger d'épousailles,  
Et, vous redressant, grave, aux brises du matin  
Tendez sur l'Orient l'aube blanche de lin.



LE FOSSOYEUR





## LE FOSSOYEUR

LE vieux rempart au soleil d'août ;  
Tout l'air vibrant au faite roux  
Du mur bas qui suit le sentier ;  
Le vieux rempart au soleil d'août,  
Sans lierre et blanc — comme chenu —  
Au pied fleuri d'ortie, ou nu ;  
La vieille muraille ancienne,  
Blanche et sans ombre que la mienne.

Sous ce soleil et dans cette herbe  
J'écoutais chuchoter la Vie  
Comme en l'éteule autour des gerbes  
Sur toute pierre un lézard gris  
Immobile et que l'on eût pris  
En étendant la main sur lui.

Dans un sourire forcé d'adieu,  
Revu dans un sourire d'accueil :  
Comme *ma* vieille advenue  
Paisible et sans grands mots de deuil,  
Souriante grave à mes vingt ans  
Debout contre le vieux mur blanc.

CAR, bien que ce grand vieillard grave  
Fût sourd et qu'il ne parlât point  
Selon le choix de ceux qui savent  
D'un geste large, avec la clef  
De lourd fer forgé qu'il tenait,  
Fauchant l'horizon, cime à cime).  
Je l'écoutais, rime après rime.  
Les yeux mi-clos, le cœur au loin :

« Je ne sais quel homme est moins à plaindre  
De celui qui vient vers la Vie  
Ou de celui qui s'en retourne :  
Je ne sais ce qu'il faut moins craindre  
Du jeune espoir évanoui  
Ou du souvenir qui séjourne

Au fond du cœur, à tout jamais,  
Comme une pierre au lac tombée :  
Mais je crois savoir désormais  
Qu'il ne fut pas de tels partages  
Entre nos fictives années,  
Qu'il n'est pas de vieillesse d'âge :  
Telle âme est vieille dès l'aurore,  
Telle autre, au soir, est jeune encore.

« Je sais que la douleur de vivre  
C'est de rêver mourir la vie  
Et de marcher dès le matin  
(Comme un qui rêverait se suivre)  
Les yeux tournés à chaque pas  
Vers ce qu'on ne reverra pas.

« Vois : j'ai vécu septante années  
En ces lieux-ci où je suis né  
Et si je n'avais vu vieillir  
Mon fils, et puis son fils grandir,  
Je ne me saurais pas plus vieux  
Qu'au soir où nous revînmes deux :

Je suis sous ce soleil ainsi  
Que si j'avais vingt ans, aussi ;  
Et je me sens moins vieux que toi...  
Il n'est qu'une chose au fond de moi  
Qui s'accumule avec le temps  
(Comme un sable venu grain par grain  
Qui barre un matin le chemin,  
Grain par grain comme fait la dune),  
L'on se fait sage malgré soi :  
Je sais le ciel, le vent, les lunes,  
Je sais les remèdes qu'on cueille  
Et que l'heure vient du repos,  
Qu'on doit s'endormir au cercueil  
Et que la Mort vient à propos... »

**T**EL, je rêvais au grand soleil,  
Les yeux mi-clos d'une demi-veille  
Visionnaire, pleine de songe  
Créant des paroles de mensonge,  
Peut-être, ou de sagesse encore,  
Au vieillard muet, lent et grave  
— La main au front, contre la porte.  
Incliné sous la clé-de-voûte.

Le regard loin vers les flots clairs...  
On l'aurait pu croire de pierre.

Il ouvrit la tour devant moi ;  
Sa tranche d'argent et sa pelle  
Polis par la terre maternelle  
Luisaient dans la pénombre, en croix ;  
Les poids de l'horloge étaient bas,  
Et le balancier va et vient  
Depuis septante années de vie :  
Comptant les jours — les siens, les miens ;  
Elle avait vécu de sa vie  
Car, chaque jour, il s'en venait  
Avec la grand'clef qu'il tenait  
Rouler la chaîne, tour par tour.  
Pour qu'elle vive encore un jour  
Et pour que l'heure ne se meure...

CETTE heure-là ne peut mourir ;  
Elle est en moi, jeune et sereine  
De mes vingt ans dont elle est reine ;  
Elle est en moi, comme l'Espoir,

Comme la Pensée et sa joie,  
Comme la tienne vit, ce soir,  
Sage en tes jeunes vingt années,  
Comme sa sagesse étonnée  
Du radieux mystère d'être —  
Et telle qu'en elle je peux renaitre.

DIPTYQUE





## DIPTYQUE

(A peindre)

Voici la plaine aux grands blés roux  
Que rêvait un moine de Fiésole ;  
Regarde la faux qu'on y voit luire :  
La faux est belle  
Qui vole  
A tire-d'aile,  
Comme une aile noire dans les blés roux ;  
La Mort est belle et sans paroles,  
Et fauche et fauche à larges coups  
Et sa moisson est bonne et belle.

De sa faucille  
Le bel Amour glane des fleurs

Parmi l'éteule  
Glane et pleure  
Et chante  
Et marche seul  
Sans épouvante :  
Et la Mort marche devant Lui  
Avec sa faux qui luit et luit  
— Drapée d'aube dans son linceul —  
Fauche sans parole et sans bruit  
Le million des grands épis.

LA voici sur le ventail d'or ;  
Elle pousse la charrue d'automne :  
Le long champ déferle en sillons  
Charriant le chaume pâle et mort :  
Et derrière Elle, Il marche encore  
Avec encor des épis d'or  
Dans ses cheveux d'adolescent,  
Avec, encor, le même chant  
Et sème, encore, aux vieux sillons,  
Dans l'or du soleil pâissant,  
Sème les cœurs par millions.

V  
EUX-TU pleurer alors qu'il chante ?  
Aimer c'est mourir et renaitre ;  
Quel pauvre leurre t'épouvante ?  
Redoutes-tu de te connaître ?  
Regarde encore et fais ta vie  
Selon la vision de joie :  
La faucille d'Amour dévie,  
La faux comme une aile s'éploie ;  
Vois : l'Amour fauche de son aile  
Les plus hauts lys que pleurent les saules,  
La Mort fait halte et sa faux noire  
Est comme une aile,  
Est comme une aile à son épaule !

Réjouis-toi et sache croire.



FLEURS DU CHEMIN



## FLEURS DU CHEMIN

EN un parfum de foin qui fane,  
En un murmure de gué rustique,  
A travers l'ombre diaphane,  
Viens : l'ombre oblique,  
Les foins fleurent d'amour,  
Le chant de l'eau est tendre, grave et sourd  
Comme un lointain cantique  
— L'année a fait le tour.

Toutes les bergeries sont mêmes  
Et dans mes vers des moutons s'en viendront  
— Comme ce soir, vers l'Indre — groupés en rond,  
Bêler le plus sot des poèmes  
— Dont nous rirons.

Il n'est pas jusqu'à l'orage imprévu  
Qui facilite l'héroïsme (souviens-toi)  
Et je serai si brave sous les éclairs  
(Et tel, ma foi, que tu m'as déjà vu)  
Que j'en mériterai tes baisers fiers ;  
Viens, Juin a fleuri prés et bois  
Et les demains sont les hiers  
..... Je crois ?...



UN pont saute le fleuve  
Bondissant d'île en île  
Entre des saules et des peupliers ;  
Passons ; tout chant résonne aux arches  
L'heure bleue est neuve  
Où près de moi tu marches,  
J'ai des baisers par mille  
Et par milliers.

Irons-nous aux vignobles pamprés,  
Irons-nous par l'herbe des prés,  
Ou sous la pénombre des jeunes frênes,  
Irons-nous par delà les couchants empourprés ?  
— Toute route est lointaine.

BELLE heure, il faut nous séparer.

Toi de rêve et de roses parée,  
Vers le vague et la nuit à jamais égarée...

Je t'attendis pourtant comme une amante,  
J'ai fait mon âme pure à rêver ta venue,  
J'ai fait ma chasteté de ton épaule nue  
Frissonnant du baiser de mon attente ;

De loin, quand je levai les yeux, de loin,  
C'était toi qui fanais dans les jeunes foins,  
C'était toi qui cueillais la vendange nouvelle.  
Et c'était ton pas, tout frisson d'ailes :

Tu fus mon espoir, et te voici venue.  
Rieuse et frêle en ta beauté nue,  
Ceinte de joie et d'amour, et qui fuis...  
Entre hier et demain il n'est pas d'aujourd'hui  
Et je ne t'ai pas — sur mon âme ! — connue.

**J**OURS de deuil qui vous en allez  
Comme des cygnes noirs aux lacs crépusculaires,  
La barque est vide que vous traînez ;  
Je vais au but des rêves inégalés,  
Je vais à l'orient des candeurs claires  
Où l'on brandit ses songes dégainés !

Jusqu'à la route, ardue aux seuls qui n'ont pas foi,  
La forêt se meurt en broussailles  
— Route des pays bleus où le plus digne est roi,  
Route prédestinée  
Qui court, radieuse comme une année.  
Par la plaine des représailles !...

DE là-bas, où l'aube éclot,  
Né comme une larme d'un sanglot,  
S'en vient, à jamais, flot sur flot,  
Vers le jour qui meurt et la nuit qui pleure.  
Le fleuve qui plus qu'une heure ne demeure...

Rêve d'Eden aux sources claires,  
Rêves des longs jardins embaumés,  
Aumône jetée à toutes nos prières  
Pour ce que nos cœurs se sont aimés ;

Voici mort d'hier notre jour fêté,  
L'Agneau de l'offrande nous l'avons immolé.  
Le flot est loin que nous avons guetté,  
Le fleuve fleuri s'est écoulé,

Une fleur est morte en ce soir d'été ;  
Mon cœur ne s'en est pas consolé.

**F**LEUVES d'amours imperturbées

Où j'ai lavé le carnage de vivre,  
Ciels de clarté dont la splendeur délivre,  
Mers de douceur aux lointains courbés  
Vers des pays dont le nom vague enivre...

Toujours plus avant ! la route est courue  
Des petits désirs et des lâches orgueils,  
Mon âme est forte et fut secourue  
Par des baisers de joie et des larmes de deuils  
..... Vois, au ras du coteau, cette étoile apparue...



L'OURS ET L'ABBESSE





## L'OURS ET L'ABBESSE

« ... et depuis, cet animal ne voulut point abandonner ce lieu, mais il demeura parmi ces sages vierges, non comme un ours furieux, mais plus doux qu'un agneau. »

*Vie de sainte Goule.*

Hors le rire du vent dans les hêtres  
Et la chute des faines  
En la rouille des feuilles,  
Hors, peut-être,  
Le cor lointain qui pleure sa peine,  
Le silence est tel sur le porche et le seuil  
Qu'on entend par le portail, ouvert  
Vers la forêt sainte et qui se recueille,  
La prière basse des nonnes blanches  
Pour la vigile du dimanche.

Par le portail au lourd cintre farouche,  
La forêt conviée  
Respire ses encens vers l'autel radieux  
Où toutes les fleurs de sa bouche  
Baisent les pieds saignants du Crucifié ;  
Le vent dit sa prière balbutiée...  
La forêt fleure par le portail, vers Dieu,  
Vers l'ostensoir aux pieds du Crucifié  
Et vers ses plaies de feu qui saignent au travers  
En sainte pitié sur l'univers ;

**T**ROUBLANT cette paix d'adoration  
Une chasse hurle à travers le vallon :  
Et la meute est folle  
Dans l'ombre aveugle,  
Et le cor profond  
Par les taillis meugle,  
Si, que l'abbesse pâle et frêle,  
Tournée vers le portail ouvert,  
Regarde, et voit, contre le fond clair,  
Un ours sur le seuil qui vient à elle  
Et se couche soumis à ses pieds de femme ;  
Et les nonnes prient sans détourner l'âme.

Puis dans le même cadre de pierre,  
La meute hurlante par la clairière  
Sous le fouet des servants qui lui barrent le porche ;  
Et l'Empereur qui met pied à terre,  
Se signe et dévotement s'approche.

L'abbesse, alors, se lève et dit :  
« Charlemagne, l'asile est inviolé. »  
Et l'Empereur s'agenouille et prie  
Et reprend la chasse à travers la vallée.

**L**A saison vient où les jours vont décroître.  
L'ours suivait l'abbesse au long du cloître  
Où l'on va et vient en priant Dieu ;  
Et, couché au seuil de sa cellule, il dort,  
Pour la suivre, au réveil, par les corridors,  
A Matines, à Laudes, jusque dans le saint lieu ;  
Et dans le verger où l'on file la laine  
L'ours la suivait comme un page la reine.

Hors la Prière où l'on parle à Dieu  
L'on ne parlait pas dans ce calme lieu,

Et l'ours, ainsi, entendait l'abbesse  
Qui parlait des yeux ou d'une caresse,  
Et l'abbesse, dans le silence, savait  
Lire en les yeux de l'ours ce qu'ils savaient rêver ;  
Ils se disaient ainsi ces choses qu'on ignore  
Parce que la parole est trop sonore,  
Que la vie est brutale et banale par elle  
Et que le silence est la langue éternelle  
Où les hautes choses et les choses saintes  
Flottent de rêve en rêve, de pensée en pensée,  
Où l'ample idée s'éveloppe sans la feinte  
Des pauvres mots de nos lèvres osées :  
Le silence ami où la Belle et la Bête  
Parlaient le rêve du poète.

L'ABBESSE pâle et frêle lui disait, aussi,  
En lui flattant le cou de sa main posée,  
Le rêve revêcu de son ancien souci :  
« Bel ours, ma vie et la tienne sont mêmes  
Et c'est pour cela que je t'aime et tu m'aimes :  
Je vivais, aussi, dans le calme des bois,  
Dans le vert donjon de mon père, ami :  
Nul bruit de guerre n'y mettait l'émoi

Et il n'est pas de nuit où je n'aie dormi  
Calme auprès de ma mère à moi ;  
Toi, tu vivais dans la forêt bleue,  
Dis-moi, bel ours, tu vivais heureux ? »  
— Et elle lisait dans ses yeux levés  
Le calme rêve de la forêt.

« Il vint un seigneur qui, me voyant belle,  
Offrit son amour et j'y fus rebelle ;  
Et mon père qui ne voulut me céder à lui  
Dut lever, un jour, le pont-levis,  
Et l'assaut fut tel que j'en frémis encore !..  
Bel ours ! te souvient-il du cor ?... »  
— Et elle lisait dans ses yeux levés  
La nocturne terreur de la forêt.

« Il vainquit mon père qui me dut céder,  
Et je priai Dieu qu'il me vint aider :  
Je pris le voile noir et la robe blanche  
Et, fuyant l'amour et son baiser vil,  
Je m'en vins (comme toi), la veille d'un dimanche,  
Au pied de l'autel où tu trouvas asile ;  
Si bien qu'en la vigile du jour de Dieu  
Le portail s'ouvre grand sur la clairière

Conviant à la prière hospitalière  
Quiconque cherche asile et se tourne vers Dieu ;  
Et c'est ainsi que nous sommes, tous deux,  
Les élus du silence et de la prière,  
Bel ours », dit-elle et vit que ses yeux dorés  
Priaient la prière de la forêt.

« Je voudrais, maintenant que ma vie est morte.  
Que le ciel de Dieu m'entr'ouvre sa porte :  
Mais je voudrais que tu passes le seuil,  
Avec moi, comme au jour où tu vins des bois ;  
Le ciel serait triste sans ton clair bon œil  
Qui me suit, sans cesse, et me parle et me veille :  
Je voudrais m'en aller à Dieu avec toi. »  
— Elle inclina la tête et lui baisa l'oreille.

ELLE était assise sous un arbre en fleurs  
Qui semait sa robe de ses pâles pleurs,  
Le soleil de Juin faisait couler l'or  
Au long des marches du cloître sonore  
A peine d'un chant de bergeronnette ;  
La tête sur l'épaule, elle rêvait, peut-être.  
Car, en rouvrant les yeux vers le grand soleil,

Au lieu où le bel ours devait être,  
Elle vit Jésus dans sa gloire vermeille  
Qui lui dit, en un sourire indéfini  
— Comme on sourirait d'un mot d'enfant :  
« Petite abbesse si frêle et si pâle,  
Que ta petite âme soit bénie  
Pour la pitié de ton cœur virginal ;  
Viens, mon père exauce ton vœu confiant :  
C'était Moi, ton Dieu, ce pauvre animal. »





SAINT MARTINIEN



## SAINT MARTINIEN

**E**LLÉ était reine, alors, de Césarée  
Par la beauté dont Dieu l'avait parée  
Et par ce lâche amour qui fait de nous  
Des sots toujours et quelquefois des fous.  
Lui, las de tout ceci, de tout cela,  
Rendit son or au Pauvre, et s'en alla  
Afin que la misère de son cœur imprude  
Mourût pieusement de solitude.

**M**ALGRÉ qu'il nous peinât d'un vain remords  
Sa volonté nous fut un réconfort,  
Et, lâches, nous louions son mâle deuil  
Et sa fierté nous était quelque orgueil :

Car cette honte amère de l'aimer  
A cause de son rire parfumé,  
A cause de son haut regard et de ses mains  
Et de ses ongles rougis de carmin  
Et de la volupté de son dédain  
Faisait si viles nos vaines jeunesses  
Qu'il ne nous restait plus que la noblesse  
Du beau Martinien à la voix douce  
Qui l'avait dédaignée, au nom de tous.

Nous le louions, mais elle riait de nous :  
« La route est là, que ne l'y suivez-vous ? »  
Nous restions sans réponse à ses mépris,  
Heureux de l'écouter même à ce prix.  
Puis elle dit : « Le beau courage, en vérité !  
Le beau mépris qu'il fait de ma beauté !  
N'étais-je telle qu'à me voir  
On s'agenouille devant mon pouvoir  
Aurait-il fui, le pauvre, ma beauté ?  
Son grand courage est une lâcheté. »

Nous restions cois, ne sachant que répondre ;  
Elle nous défiait de la confondre

Et dit, soudain — elle l'aimait, je crois : —  
« Si je voulais le suivre dans les bois  
Rien qu'au frou-frou de ma robe dans l'herbe  
Il frémirait d'amour, son cœur superbe,  
Et pour mon seul baiser dont il fait fi  
Il foulerait du pied son Crucifix ! »

La révolte nous prit de ces paroles :  
« Zoé, lui dis-je, malgré tous les rôles  
Que ta beauté maudite a pu jouer  
Et bien qu'il te plaise de bafouer  
Les larmes des épouses et des mères,  
Il ne fut jamais, entre cieus et terres,  
De plus vil rêve que ce rêve-là ;  
Va, nous te défions ! » — Elle s'en alla.

## LA nuit

(J'ai su ces choses bien après)

La nuit tombait des cieus et sourdait des cyprès ;  
La pluie à lourdes gouttes par la sente  
Semblait marcher dans l'ombre hallucinante ;  
Si bien qu'aux coups frappés, à la voix grêle  
Qui l'appelle,

Martinien, agenouillé dans l'ombre  
— Son cœur battant les secondes sans nombre —  
Sentit la mort le frôler de son aile,  
Eut peur et cria comme un matelot qui sombre :  
« Ta voix, que me veut-elle ?  
Satan qui vas rôdant dans les ténèbres. »  
Et reprit à voix haute les psaumes funèbres.

« Je marche depuis l'aube, il pleut, j'ai froid ;  
Asile au nom du Dieu mort sur la croix ! »  
Il voulut dire : « Passez votre chemin ! »  
Mais, songeant aux mérites du Samaritain  
Et qu'il est dit : Frappez et l'on vous ouvrira,  
Il se signa du signe de la croix,  
Et, calme, ouvrit la porte et fit du feu,  
Pour que la vieille qui frappait au nom de Dieu  
Séchât ses hardes et réchauffât ses membres las ;  
Puis, tourné vers la croix où saignait le Dieu Christ  
Il se reprit à dire les sept psaumes tristes.

ELLE parlait — hâbleuse comme sont les vieilles  
Tantôt à demi-voix, tantôt, selon la phrase,  
De voix aiguë et rauque — ainsi qu'un vent qui jase,

Chuchote, se tait, s'endort, et soudain s'éveille  
Et dit confusément des mots à votre oreille —

Il priait — « Dieu, épargne-moi dans ta fureur  
Et ne me juge pas dans ta colère. »

Elle parlait — « Il se faisait nuit avant l'heure.  
J'ai perdu le chemin à la clairière... »

Il priait, et, toujours, jasait à son oreille  
Le conte interminable de la vieille  
Au point que, pris de lassitude, il entendait  
— Sans vouloir l'écouter — des mots qu'elle disait.

Maintenant, c'était : « Césarée... » et des mots vagues :

Il entendait le bruit voluptueux des vagues...

Elle disait : « La nuit... » et c'était, malgré lui,

Comme un clair de lune qui sur la Ville luit...

«... Les portes étaient closes... » — il pensait à la porte

Qu'il avait refermée bruyant, de sa main forte ;

Et sa honte était telle en son âme troublée

Que sa prière, éperdument, se fit tremblée

Et, couvrant ses oreilles de ses mains

Il se prit à chanter ce qu'il priait en vain.

Mais, s'il prenait haleine entre les longs versets,

La Voix s'entendait fraîche et nette à mots pressés

Et filtrait vers son cœur en gouttes irisées  
Comme un poison inébriant qu'Elle eût versé,  
Encor ! comme jadis, aux soirs de Césarée...

ALORS, se retournant, il eut la vision  
Eblouissante et folle de sa damnation :

Zoé, debout dans l'ombre derrière elle profonde,  
Ivoirine et rosée aux rayons du foyer  
Apparut, sous sa chevelure déployée  
— Telle la Cythérée  
Rose d'aurore surgit de l'onde —  
Muette et rayonnante et telle qu'il en pleura ;

Il fait un pas, et retombe à deux genoux  
Abritant de son bras ses yeux trop lâches et fous,  
De l'autre il la chassait d'un geste de dégoût :  
Mais sa main étendue, un baiser l'effleura.

Alors, tourné vers elle, il lui dit lentement :  
« Selon la chair je t'aime, encore, éperdument,  
Car toute chair est vile et Dieu le souffre ainsi,  
Mais je t'aime. Zoé, selon ton âme aussi,



Et je te veux si pure et si chaste et si belle  
Que de tes blonds cheveux Dieu te fasse des ailes  
Et que ta douce voix s'épande harmonieuse  
Devant le trône d'or de la Vie bienheureuse... »

Il parle, lentement ; en un très calme geste  
Sa main droite, étendue à travers le feu clair,  
Brûle, cependant qu'à voix calme il l'admoneste  
De tout son vain souci du péché de la chair.

« Je t'aime, maintenant que mon corps crie merci,  
Selon le seul amour de Celui que voici  
Et qui pour tes péchés saigna tout son doux sang... »  
Preuant de sa main saine un crucifix sanglant,  
Il dit : « Viens, d'un baiser purifier ta bouche,  
Ces plaies font pure de honte la lèvre qui les touche. »  
Zoé, tremblante — encore drapée du voile pourpre  
Dont se devait farder la honte de son stupre —  
Dans un baiser craintif dont le ciel s'émerveille  
But sur les plaies de Dieu le Vin que nulle treille  
Humaine ne mûrit pour l'ivresse mortelle,  
Qui fait qu'en titubant on marche vers le ciel,  
Le vin dont il fut dit, selon le Testament :  
Prenez et buvez tous, car Ceci est mon Sang.

ELLE s'en fut mourir auprès de Bethléem

• Où naquit Celui-là qu'aima la Madeleine ;

Martinien est mort et j'ai conté sa peine.

Jésus crucifié, vois la douleur humaine :

Est-ce pour les péchés du monde, aussi, qu'on s'aime ?

# ÉPITAPHE



## ÉPITAPHE

*« ... Il y a longtemps que je voulais mourir. »*

(Lettre d'un suicidé de douze ans. *Les Journaux*, déc. 1891.)

*« Va. pour l'amour du Christ, apprendre dans la mort le dogme de la résurrection... »*

Paul ADAM.

**T**U es un homme! » te disait-on, parfois,  
Et, radieux, c'était ton jeune orgueil ;  
Et mieux te vaut ne l'avoir pas été,  
Et de dormir — au large — en ton cercueil ;  
Mieux vaut mourir comme tu meurs, je crois,  
Mieux vaut se détourner de notre indignité.

Pourquoi hausser tes épaules maigries  
Pour porter l'architrave du balcon des vies ?

Va mourir, tu vis trop de choses :  
Vingt émeutes, joyeuses ou moroses,  
Font faillite en ton cœur et se renient ;  
Si l'on guette ta chair, c'est qu'elle est rare  
(On ne naît plus, la mort sait devancer la vie).  
Si l'on guette ta jeune chair, fils du hasard,  
C'est pour la boucherie.

Au moins veux-tu choisir ta mort,  
Et sache bien mourir, sans crainte niaise :  
La *lâcheté*, c'est le travail sans pain,  
Le suicide lent des mines et des fournaises ;  
Ne tremble pas, sois fort  
De ton dédain  
Et fais grève à leur Vie, enfant sans pain...

**T**A chair que tu rendis, fier et serein,  
Ainsi qu'on fait d'un sou brûlant la main —  
Connut pourtant des ivresses meilleures  
Qui firent de dix-huit fois cent années  
La survie haletante d'une heure  
là-bas, une seule fois, sonnée :  
La Troisième Heure où *tout fut consommé*.

Du carillon pascal — dont, morne encore,  
L'écho vibrait vers toi d'une autre aurore —  
La musique était douce et solennelle  
Et rappelait l'Avril en témoignage  
De résurrection perpétuelle...

**J**E crois des choses que je t'aurais dites :  
Il tombe comme un rayon sur qui médite,  
La nuit pensive s'illumine soudaine  
D'un éclair qui fait toute l'ombre vaine ;  
Il chante une Parole dont l'écho  
Tremble affaibli au vers balbutié...

Sans doute inconscient, conscient peut-être,  
Tu t'es tué sans blasphémer ton être ;  
Je te crois sage, et scrute ton exemple,  
— Nulle sagesse ne peut être éludée —  
Un Enfant blond, jadis, émerveilla le Temple,  
Sage entre les vieillards de la Judée.

Tu fus la Vie houlante au vent d'espoir  
Du Calvaire en Vendémiaire, ivre de croire,

Tu fus la Vie aux batailles sonores  
Et tu t'es bravement tué, jadis, encore,  
Aux Thermopyles de tous tes foyers  
Et, quand tu mourais, rayonnant, *pour la Patrie*,  
Certes, ton cœur croyait,  
Et, certes, en la mort même tu fus la Vie.

Car la Vie est belle et sainte,  
La Vie est joie et douleur et mystère,  
Et pour mourir, ainsi que toi, sans crainte,  
Il faut aimer le rêve de la terre :  
Ils en ont menti, ceux qui faisaient d'elle  
Un peu de pain, un peu de vin mortels ;  
Ils t'ont tué trois fois, ceux qui niaient  
L'Amour et Dieu et ton humanité ;  
Mais s'ils t'ont fait la Vie selon leur honte,  
En repoussant *leur vie* offerte, tu les domptes :

Certe, à l'égal des glaives et des torches,  
Brandis aux seuils des palais, sous les porches,  
Mieux, certes, que la haine d'Or semée  
Qui lève en révoltes du sol opprimé,  
Mieux que le blé crevant le sillon qu'on foule  
Mieux que la foule lâche qu'on refoule,



Mieux que la mer des pleurs qui hurle et houle,  
Ta mort proteste d'un frisson d'aurore  
Surgi du Golgotha qui saigne encore !

J'ÉCOUTE, avide, comme l'autre Voix  
Du divin Suicidé de la Croix,  
Les simples mots de ton espoir suprême :  
« *Il y a longtemps que je voulais mourir* »,  
Le regret de cette heure où tu naquis,  
Le dégoût de la chair que tu vainquis,  
Ton pâle regard vague vers la terre,  
Où rien n'est conscient de son mystère,  
Ton pâle regard détourné du monde  
Où grouille en blasphémant la foule immonde  
— Et s'en aller, ainsi, vers l'au-delà :  
« *Il y a longtemps que je voulais mourir...* »

Il n'est pas de mots doux dans les poèmes  
Qui vaillent, pour ta tombe, ces mots-là !  
Il n'est pas, entre ceux qui te blasphèment,  
O Christ, Dieu de la douleur, Dieu suprême,  
Un seul qui ne frissonne à ces mots-là.



CHANSONS DE LA ROUTE



## CHANSONS DE LA ROUTE

**J**E serai la reine de ton palais,  
Je serai ta reine si je te plais ?  
Mais le prince passa sans un regard,  
Elle leva les yeux vers les jeunes blés :  
— Je suis la fiancée du Hasard ! —

Je serai l'épouse de ta maison,  
Je ferai le pain de ta moisson ;  
Mais le laboureur détourna son regard  
Il songe au beau temps pour la fenaison  
— Je suis la fiancée du Hasard ! —

Je serai la vierge de ton autel  
Si le doux vouloir de ta grâce est tel !  
Et le Christ Jésus, sur la croix, hagard :  
Sois reine de l'Epoux immortel,  
Je suis ton fiancé, le Hasard.

ET je lui dis :

« Songes-tu, douce amour, que ton rêve  
Est scellé d'un baiser à peine ?  
Que toute chanson est brève ?  
Que toute promesse est vaine ?  
Songes-tu que tes lèvres sont douces  
Pour un peu de temps seulement ? »  
Elle dit : « Ta voix me repousse  
Et ton bras m'étreint, mon amant ! »

Et je lui dis :

« Sais-tu qui je suis ? Qui je fus ?  
Qui je serai, demain, à matines ?  
Si je suis orgueilleux ou confus  
De ta rose pudeur enfantine ?  
Sais-tu si je vaux ton trésor  
Que je pille en un baiser de feu ? »  
Elle dit : « n'es-tu pas, encore,  
Mon père, et mon frère, et mon Dieu ? »

Et je lui dis :

« Veux-tu donc mourir,

Que tu me parles d'une voix lointaine ?

Il n'est plus de parole à dire, ô ma Vie,

Plus de parole humaine !

Et toi ? que m'es-tu, qui m'étreins

D'un rêve d'Eternité ?... »

Elle dit : « Celle-là que tu crains :

La mort de tes vanités !



Tout ce qu'il saigne de vin  
Des pressoirs de l'aurore  
Au gris flanc des amphores  
Le boirons-nous demain ?

Et tout ce qu'il poudroie à l'occident,  
D'or prodigué,  
Quel geste fatigué  
Doit l'amasser, ce soir, pour des luxes d'amant ?

Printemps, tes beaux clairs milliers d'émeraude,  
Les foulerai-je, encor, vers l'autre été ?  
Sur nos cieux en grisaille un hiver rôde  
Depuis l'Eternité ?

CROIS : Vie ou Mort, que t'importe,  
En l'éblouissement d'amour ?  
Prie en ton âme forte :  
Que t'importe nuit ou jour ?  
Car tu sauras des rêves vastes  
Si tu sais l'unique loi :  
*Il n'est pas de nuit sous les astres  
Et toute l'ombre est en toi.*

Aime : Honte ou Gloire, qu'importe,  
A toi, dont voici le tour ?  
Chante de ta voix qui porte  
Le message de tout amour ?  
Car tu diras le chant des fastes  
Si tu dis ton intime émoi :  
*Il n'est pas de fatals désastres,  
Toute la défaite est en toi.*

LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS



## LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

LES tourelles qui La couvraient de leur ombre  
Se fuselaient en orgue, sur le ciel,  
Ces soirs de juin aux voix sans nombre ;  
Et, vraiment, toutes les musiques  
Qui vibraient aux terrasses riches en miel,  
Tout ce lent juin ensoleillé,  
Étaient comme un seul long cantique  
A maintes voix, émerveillé....

Yeldis accueillait, dès le seuil,  
Parfois,  
Et parfois, nous attendions, haletants,  
Assis au porche ombré de deuil,  
A l'écouter chanter comme un printemps :

Et le vieillard, son père ou son époux,  
Tendait sa main de bon accueil  
Vers tous ceux qu'Elle éclairait d'un sourire ;  
Ce furent des jours de larmes et de rires.  
Des soirs sereins :  
Nous venions là comme des pèlerins...

Le pays était plantureux et riche en vins,  
Gai du soleil qui dans la mer se mire  
Et le port  
Était vivant matin et soir.  
De la foule bigarrée ;  
Toute heure de marée  
Était de bon espoir,  
D'accueils, d'adieux :  
Il entrait des navires de tous les horizons,  
De Carthage, de Rome et d'Orient  
Et du Nord et de l'Ouest mystérieux ;  
Il partait des vaisseaux vers tous les cieux  
— Avec leurs voiles claires, comme en riant...

**P**HILARQUE et moi, nous veillions au port :  
Et pour du vin, du blé ou pour de l'or,

Selon l'échange,  
Nous prenions l'ambre ou les épices,  
Vidant nos celliers et nos granges  
Au gré des vents propices.

Ce vieillard vint pour échanger des ors étranges,  
Quelque matin ;  
Nous le connûmes de la sorte ;  
Son regard souriait, lointain.  
Comme vers sa jeunesse longtemps morte,  
Il marchait calme dans le tumulte des quais,  
Houlants, au cri de la vigie au guet,  
Vers les jetées ;  
Et comme il nous dit sa demeure  
Hors de la ville, au coteau des chénaies,  
Nous fûmes lui porter de plus jeunes monnaies,  
Et nous vîmes Yeldis parmi ses fleurs ;  
Philarque, en comptant les vieux ducats d'or,  
Croyait la reconnaître aux effigies,  
Et dut les recompter, et se tromper encore...

**N**ous venions là comme des pèlerins  
Qui vont dévotement sans soif ni faim :

Philarque et moi et Luc et Martial  
— L'un grave, l'autre hautain —  
Et Claude avec sa petite viole  
Qui (disait-il) console ;  
C'était des soirs d'heures douloureuses et douces,  
Parfois. Yeldis chantant, nous pleurions tous  
Et nous riions, après, de son clair rire ;  
Et d'autres soirs c'étaient d'autres paroles  
Meilleures, pires...

U<sub>N</sub> printemps, le vieillard mourut  
— Ainsi qu'on meurt au point du jour —  
Comme en rêve (dit-on) avec des mots d'amour  
Et bénissant sa vie dans la mort même ;  
Et quand dans le cortège Elle apparut,  
De sa jeunesse rose toute fleurie  
Et, malgré quelques larmes, toute d'aurore,  
— Symbole de la joie humaine :  
Souriante encore que désolée —  
Ce fut comme les funérailles que mènent,  
L'aube à l'ombre, et le jour à la nuit.  
Et la Vie à la Mort,  
Et l'avril à l'hiver par la saulaie ensoleillée !



Philarque me dit, ce soir-là — seul, ce soir —  
Philarque me dit : « Je l'aime » et je lui dis :  
« Philarque, nous l'aimons tous » et, ce disant, souris :  
Et lui, regardait devant lui, sans voir...  
Nous sûmes qu'Elle partait ce soir...

LE porche était bas avec sa grille  
Close d'un triple fer forgé ;  
Les terrasses s'étagaient,  
De fruits en fleurs, jusqu'aux charmilles,  
Avec des treilles aux muscles tors  
Du poids (il semblait) des grappes gorgées...  
Martial prit l'une d'elles, du dehors,  
Brusque, et disant à demi-voix :  
« Soyons ainsi pour Elle,  
Cessons de défeuiller ses marguerites  
Et jurons d'accepter son choix,  
Et sans querelles. »  
— Le couchant riait rose jusqu'au zénith —  
Nous le jurions par notre âme immortelle.

Cependant

Yeldis, avec sa traîne de ténèbre triste

Vint, dans le chuchotis des graviers sous ses pas,  
Plus blanche avec ses longs yeux d'améthyste  
Et toute sa rose chevelure échafaudée.

Gantée de violet,..

— Je la vois, là,

Telle qu'en cette veille de Chaldée,

Qui sourit, par delà la grille, et — d'un sourire —

En un geste qui congédie : « Etes-vous fous ?

C'est tard ; qu'aviez-vous à me dire ? »

Nous restions là ; mais elle, riant encore :

« Le voyage est lointain, dit-elle,

Du côté de l'aurore,

Et je vais seule, sans même un chevalier,

Sans même un écuyer qui tienne en selle. »

Elle riait, comme pour nous railler,

Sachant que chacun la suivrait,

Lieue après lieue, et pas à pas,

Par fausse route et route vraie,

Jusqu'au trépas.

Martial voulut parler, mais Luc, l'adroit,

Avant qu'il n'eût parlé, dit : « Me voici ! »

— « Et moi ! » dit Claude ; et, tous, nous dîmes : « Moi ! »

— Il fut ainsi.

LE soleil montait clair quand nous partimes,  
Les gais harnais sonnaient comme des rimes...

PHILARQUE était riche et noble de race antique  
Venue au long des côtes de l'Afrique  
Avec les astres de Chaldée et tous les arts  
Vers l'Occident, selon l'exode des vivants ;  
Il savait le secret de tous hasards,  
Il avait lu les livres des savants,  
Il parlait d'oasis où l'eau est dieu-donnée,  
Il était dur de verbe aux mendiants :  
Le désert nourrit-il l'imprévoyant ?  
Leur disait-il en les chassant,  
Puis, il riait, et donnait des monnaies ;  
Il semblait vieux, parfois, de cent années.

Luc était rose et roux :  
Il semblait un adolescent issant d'enfance,  
Malgré qu'il fût l'ainé de nous ;  
Son père était des villes de la Hanse,  
Sa mère vénitienne ; il aimait boire,

Il riait vif et vain, jaloux de plaire ;  
Je l'ai vu triste et gai dans la même heure,  
Prudent ou téméraire,  
Selon le ciel, et ce qu'il croyait de la vie :  
Tantôt un pauvre leurre,  
Tantôt l'épouvantail que l'on défie.

Martial, son frère de mère, était de Rome ;  
Il était doux aux femmes et sans amour.  
Il le disait ;  
Il marchait seul parmi les autres hommes ;  
Nous fûmes fiers lorsque nous le connûmes ;  
Sa vie avait une ombre de tristesse,  
De vieilles pensées grises comme la brume  
Songeaient en lui, qui sait ?  
Il était maître des âmes groupées  
Selon le geste seul de sa pensée,  
Pourtant il n'usait pas de son pouvoir :  
Il chantait, comme on prie, très bas et seul,  
Le soir.  
Et tuait d'un affront ou de l'épée ;  
Sa haine était sereine et sans retour  
Comme le fut son seul et bel amour.

Claude était pâle, avec un sourire,  
Gai d'une gaité étrange comme un songe.  
De voix si douce dans le rire  
Qu'elle démentait sa raillerie ;  
Un gai mensonge  
Voilait son âme d'effronterie  
Faisant rêver de ses paroles ;  
Il portait à l'épaule sa viole  
Et jouait — se jouant — des airs  
Si clairs  
Avec leurs songes entonnés  
Qui se mêlaient si bien aux rêves de nos cœurs,  
Qu'au second refrain nous nous joignons tous,  
A demi-voix, faisant le chœur ;  
Il aimait Yeldis d'un amour étonné.

Et quand, Soleil, dans tes Rayons de lyre,  
La cavalcade descendit  
Avec des grelots et des rires,  
Je jure qu'il n'est pas homme qui ne vendit  
Son cœur, son âme et son espoir  
Pour être des nôtres, ce soir...

IL y eut de belles chevauchées,  
Des haltes lassées, gaies :  
Eperons aux flancs et les brides lâchées,  
Nos chevaux dès l'aube entraient dans le jour  
Et du jour dans la nuit, ils passaient au galop ;  
Il y eut des haltes, lassées ou gaies,  
Au pied d'un hêtre, au seuil d'un faubourg ;  
Nous arrivions tard et nous partions tôt.

Un jour radieux,  
Philarque et Luc quittèrent la route  
Et s'en furent sans adieux  
Vers le soleil occidental,  
Comme en déroute ;  
Yeldis sourit et fouetta son cheval ;  
Martial et Claude se détournèrent, pâles ;  
Et nous la suivions, trois, sans dire mot.

Ce soir vint orageux et sombre ;  
Au haut d'une colline, nous fîmes halte  
Parmi des châtaigniers  
Où nous marchions foulant des feuilles sans nombre ;  
L'heure était grave et l'ombre m'étreignait.

Yeldis nous parla ;  
Et, dans la nuit, sans souffle est sans étoiles,  
Seule d'elle *sa voix* vivait  
— Ce nous sembla —  
Et, malgré ses beaux yeux, sa chevelure,  
Sa svelte grâce que le jour dévoile  
Et tout le charme aimé de sa parure,  
*Voix* en la nuit, ainsi, elle semblait plus belle  
(Ne ferme-t-on les yeux, oyant un air ?  
Pensant, ne ferme-t-on les yeux pour y voir clair ?)

IL pouvait croire rêver, qui l'oyait :  
Elle nous dit de telles paroles, telles  
Que chaque mot s'élargissait de songe et d'ailes.  
Et qu'on n'osait tout croire, et qu'on croyait.

Le passé s'estompait au lointain d'hier,  
Sans écho — comme un val de neige où dort l'hiver;—  
Il s'ouvrait comme un voile sur la vie ;  
La ténèbre légère était plus claire  
Que le soleil de juin en son midi ;  
C'était, aussi, comme un sourire ;

Les parfums étaient autres dans la nuit,  
Et ses paroles, belles à en mourir.

Je l'avais suivie, de là-bas, sans doute,  
Par quelque amour futile et oublié.  
Car, ce soir-là, mon âme l'aima toute  
En un premier émoi balbutié ;  
Ce n'était pas l'éveil d'un lendemain :  
Je ne me souvenais plus des chemins.  
Des tournants et des heures de la route,  
De l'étape d'hier qui s'éloigne ;  
Je l'aimai comme la Vie et toute joie,  
Me sentant naître d'elle comme un fils  
Pour quelque jour sans fin dont l'aube poigne.

C'était comme une mort dont sourd l'éternité,  
L'étreinte irrévée de mon âme obscure.  
Le soudain triomphe de certitude,  
L'éclosion soudaine, inespérée  
De la fleur chaste et pure  
Et qui fait dire en soi : c'est bien...

Et nous sanglotions dans l'ombre, élyséens...

•



Le vent s'était levé, rythmant ses phrases,  
Et quand elle se tait, toute l'ombre jase,  
Et petit à petit, de branche en branche,  
Toute la forêt chante comme un dimanche...

DÈS ce soir-là, dès cette nuit  
Dont l'ombre phosphorescente luit  
Comme la nuit de nos paupières  
De diffuses clartés sourdes et claires.  
Dès cette heure-là je vécus d'Elle,  
Dès cette nuit toute d'étincelles,  
Effulgescente de mystère...

A l'aurore nous entrions  
Quatre de front dans une ville,  
Au son levé de cent clairons,  
Aux cris confus des foules viles ;  
Tout était autre, et nous et elle,  
Et l'heure et l'aube surnaturelles :

De grandes murailles empourprées en perspective  
Sur nous, penchaient, comme des rives,  
Tassant des tours lourdes et brutales

Et, dans la rumeur de fleuve de la foule  
Qui piétine et coule,  
Le cliquetis des fers,  
Le clair heurt des sabots ferrés de feux aux dalles,  
Et, sur la place, le fleuve roule et houle  
Comme une mer.

— Et toujours les clairons en volées triomphales  
Et le cuivre et le fer —

Nos chevaux foulaient d'immondes patriarches  
Qu'un vœu prostrait sous notre marche ;

Puis sous la large porte basse  
Des hommes d'armes en arroi  
Tiraient l'épée et saluaient trois fois,  
Cependant que tonnait au pont-levis,  
Comme un défi,  
L'essor de notre galop vers la plaine,  
Et s'éteignait soudaine,  
Par delà la muraille résurgie,  
La rumeur de la foule humaine ;  
Nous rentrions dans le printemps épanoui.

YELDIS était royale,

Et, me souvenant de l'effigie  
Aux ors qu'avait comptés Philarque,  
Je la revoyais, telle et pâle ;  
Et je me rappelais le port et la vigie  
Le quai, de jour, de nuit, et chaque barque  
Et le vieillard qui mourut sans blasphème ;  
Elle souriait plus grave et plus lointaine.

**L**A chevauchée reprit ;  
Des plaines s'en allaient derrière nous  
Avec le soleil et le jour, parfois avec la nuit ;  
Des collines lointaines que l'aube dévoile  
S'approchaient vers le soir lent, calme et doux,  
Avec la lune au faite, et les étoiles  
Par les branchages roux ;  
De grands noyers bordaient la route, parfois,  
En passant dans leur ombre nous avions froid,  
Et nous prenions le trot  
Sans dire mot.

**E**T Claude, un soir de halte, se disant las,  
Regarda Yeldis et voulut chanter très bas.

Il s'endormit — la tête contre sa robe —  
Et ne s'éveilla pas quand revint l'aube ;  
Nous l'ensevelîmes, Martial et moi,  
Près d'une source qui riait comme lui ;  
C'était au mois  
Où l'on taille les buis.

LA plaine s'ouvrait immense, désormais ;  
Le grand repos des choses accomplies  
Vaguait à brise lente sur les blés  
Avec le frémissement des panoplies,  
Et chantait doucement avec les cloches,  
La moisson proche ;  
Je sentais que mon âme était comblée  
Du calme de la plaine avant qu'on fauche ..

Martial, tout pâle (je le vois encore :  
Nous avons fait halte sous un sycomore,  
Près d'un ruisseau sans voix où je buvais  
— Genoux à terre et face à face  
Avec moi même et de si près que je buvais  
D'entre mes propres lèvres qui buvaient —  
Et je me redressai pour l'écouter :

Sa voix était ferme de sûre audace  
Tremblante, un peu, comme s'il redoutait...)  
Martial dit — comme on dit un poème — :

« Sur mon âme, je vous aime.

Et veux mourir, s'il vous plaît que je meure

Mais dites-moi le but !... »

Yeldis se retournant, sourit et but

La coupe d'eau qu'elle prit de sa main

Puis, d'un geste moqueur, montra la route unique.

— Je les vois encor, là : sans longs mots vains,

L'un pâle et droit, et l'autre énigmatique —

Il marcha vers elle et lui prit la main,

Viril et franc,

Elle fléchit le front comme une enfant ;

Et, soudain, beau de toute sa jeunesse

Et de sa volonté et de son bel amour

Sans un détour.

Il la prit sans un cri et sans un geste

Et sans un mot,

Bondit debout dedans ses étriers

Et cabra son cheval vers un galop...

Il était beau de toute sa jeunesse,

Elle était rose de toutes ses promesses ;

Sans doute, leurs destins étaient liés.

Le soleil tombait et je vis leur fuite  
S'enfoncer dans le crépuscule, vers demain  
Et je restai debout sur le chemin,  
Mon cœur peut-être en a battu plus vite...  
Il était bel et mâle, et la méritait bien.

Ainsi Philarque, qui fut savant subtil,  
S'en est allé vers son orgueil (y croyait-il ?);  
Et Luc, bel homme et fat, s'en fut aussi,  
Vers l'ombre de sa vanité, sans un souci;  
Claude qui vécut sans repos de cœur  
S'en est allé dormir dans le Seigneur;  
Martial qui aime et veut, beau paladin,  
S'en est allé au galop vers demain.

Je n'ai pas honte, y songeant, de moi-même,  
Je n'ai pas un regret de ce poème :  
Je sais que, pour L'avoir suivie  
Jusque dessous les châtaigners, *je sais la Vie*;  
Pour moi toute ombre est claire et le soleil  
Chante en les ors des blés et des abeilles ;  
Ce que j'ai d'Elle, Elle me l'a donné :  
Pas un instant qui soit à pardonner ;

D'un seul sourire Elle m'a fait ainsi ;  
Si je n'étais pas né pour son baiser,  
Au moins, je lui donnai mon âme — Elle a laissé  
Le secret de son âme à ce cœur-ci :  
D'une parole Elle a fait un écho  
Qui chante aux bois et murmure sur les eaux,  
Qui sonne et meurt aux vagues de la houle,  
Qui flotte harmonieux aux cris des foules ;  
Il n'est pas un brin d'herbe qui frissonne,  
Il n'est pas un petit caillou qui roule,  
Pas une chanson au verger d'automne,  
Pas un baiser au sentier de printemps,  
Pas une goutte du vrai sang des Occidents,  
Pas un mot sacré vibrant aux Poèmes  
Dont je ne pleure ou rie, qu'en Elle je n'aime.

## ENVOI

Princesse,  
Dès l'aube survenue à tiède haleine.  
Des moissonneurs s'en vinrent vers la plaine ;  
Ils parlaient maintes langues, groupes épars,  
Venus de maints pays, par maints hasards ;  
Je me joignais à eux, car à l'automne,  
Tout homme est bienvenu de qui moissonne ;  
J'ai suivi le sillon cette journée  
Et, penché sur la gerbe pour toi glanée,  
J'écoute les sonnailles dans le soir  
Et pense que la Vie est belle de bel espoir.



## TABLE

---

<i>Au Lecteur.</i> . . . . .	5
Les Lavandières . . . . .	7
Le Fossoyeur . . . . .	15
Diptyque . . . . .	25
Fleurs du chemin :	
En un parfum de foin qui fane . . . . .	33
Un pont saute le fleuve . . . . .	35
Belle heure, il faut nous séparer . . . . .	36
Jours de deuil qui vous en allez . . . . .	37
De là-bas, où l'aube éclot . . . . .	38
Fleuves d'amours imperturbées . . . . .	39
L'Ours et l'Abbesse . . . . .	41
Saint Martinien . . . . .	51
Epitaphe . . . . .	61
Chansons de la route :	
Je serai la reine de ton palais . . . . .	71
Et je lui dis . . . . .	73
Tout ce qu'il saigne de vin . . . . .	75
Crois : Vie ou Mort, que l'importe ? . . . . .	76
La chevauchée d'Yeldis . . . . .	77

ACHEVÉ D'IMPRIMER A ÉVREUX  
LE VINGT FÉVRIER MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-TREIZE  
PAR CHARLES HÉRISSEY  
POUR LÉON VANIER, ÉDITEUR A PARIS





